

(10, 422-423). Un vocabulaire déjà médiéval est par ailleurs bien attesté dans l'œuvre : *homo* au sens de « serf » (5, 299-300) ou encore *hostis* pour désigner l'ost (24, 157). Le *Thesaurus Christiani Stabulensis* édité par Paul Tombeur en 2006 (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Latinorum, series A - B, Formae et Lemmata*) signale en outre une vingtaine de termes rares, typiquement médiévaux, en particulier *ematrosa*, forgé sur le grec et désignant la femme atteinte de pertes de sang (9, 310), *triarcha* (*triarchas*, 27, 113) ou encore *heresia* pour *haeresis* (5, 157). Mentionnons également des transferts d'un genre à l'autre pour certains termes : *agricolus* pour *-a* (*agricoli*, 21, 511), *mercimonia* pour *-um* (11, 226-227), *titula* au singulier (5, 196), ou *nostri* (pour *-ae*) *Alpes* (17, 22). Notons encore l'adverbe *arbitre* (2, 298-299), de nombreuses formes d'accrétion comme *addextris* (2, 298-299), qui a donné *addextrare* en latin médiéval, ou *alonge* (21, 252), l'adjectif *binomius* (1, 323) dont les usages se multiplient à l'époque carolingienne, mais aussi des termes nouveaux comme *cantilenalis* (pour *cantilenaris*, 1, 131), *contemptatio* (*contemptationem*, 12, 180), *dirodinum* pour *diarhodinum* (6, 283), *evindicare* (21, 267), *intertingo* (*intertincti*, 26, 65-66), *lambitio* (*lambitione*, 1, 765), *malelocutio* (*malelocutiones*, 15, 143), *sigillatio* (*sigillatione*, 27, 655), *reunio* (*reuniri*, 10, 431), *sputio* (*sputione*, 27, 273) et *turbulens* (*turbulentibus*, 21, 354). La plupart de ces termes ont déjà été signalés par Blaise, Niermeyer et P. Stotz. L'ensemble des considérations précédentes et cette moisson de termes traduisent à coup sûr l'intérêt que présente l'édition de ce commentaire exégétique médiéval reprise sur nouveaux frais, de manière critique et avec soin, pour l'histoire de la pensée et les progrès de la philologie.

Pierre BOUCAUD

Carmela VIRCILLO FRANKLIN, *Material Restoration. A fragment from eleventh-century Echternach in a nineteenth-century Parisian codex*, Tunhout, Brepols, 2009 (*Cursor mundi*), 198 p.

Ce livre ne parle pas de restauration matérielle, mais bien de reconstitution virtuelle, malgré son titre ambigu, qui semble confondre un recueil factice rassemblé au XIX^e siècle avec un codex du XIX^e siècle, ce qui est pour le moins une formulation biaisée. Mais, bien qu'il commence par la fin, c'est à dire par l'identification par Pierre Gasnault d'une charte d'Echternach de la fin du X^e siècle dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, lat. 9488, et par les interprétations subséquentes des critiques, la méthode de recherche est intéressante, et, présentée comme une enquête presque policière, elle ne manque pas d'intérêt.

Il s'agit d'un bifeuillet (f. 77-78), qui a visiblement servi de garde dans une reliure antérieure, mais très peu de temps après sa confection. Il contient une donation datable de 996-997, et deux poèmes accompagnés d'une notation musicale. B. Bischoff a identifié le premier, *Salve abbas mitissime*, comme un *caritas-Lied*, le second, reproduit de façon incomplète, a été d'abord mal identifié. C'est l'histoire de ce bifeuillet que s'attache à reconstituer le livre tout entier.

Connue par les descriptions des mauristes Martène et Durand, la bibliothèque du monastère d'Echternach en Luxembourg était fort riche au début du XVIII^e siècle. La

plupart des manuscrits, lors de la Révolution, ou bien passèrent en la possession du duc de Saxe-Gotha, ou bien furent transportés à Luxembourg lors de la suppression de l'abbaye après la conquête française en 1796. Parmi ceux-ci, un choix des plus importants fut fait pour nourrir la grande bibliothèque projetée à Paris. On a une première liste, par Maugérard, à l'intention de Chaptal alors ministre de l'Intérieur, puis une liste des 84 manuscrits qui furent finalement envoyés, et une quittance laissée à Luxembourg. Lorsqu'en 1815 les prises révolutionnaires durent être renvoyées à leur propriétaire d'origine, les livres d'Echternach restèrent, puisque l'abbaye n'existait plus (et le Luxembourg n'avait pas signé le traité qui prévoyait la restitution). L'origine des manuscrits d'Echternach, démembrés ou reliés, privés de leurs marques d'appartenance, se trouva occultée, soit vers 1815, soit vers 1860 alors que se profilait une demande de restitution. Et Léopold Delisle, qui avait tout fait pour faire revenir les manuscrits volés par Libri et passés dans la collection Ashburham, évite de parler des manuscrits d'Echternach dans son monumental *Cabinet des manuscrits*.

Le bifeuillet en question, dérelié, fut joint à 35 autres fragments (certains en provenance d'Echternach et encore plus anciens) en un recueil factice coté lat. 9488 en 1863 et catalogué en bloc par Delisle, sous l'étiquette de fragments liturgiques. Ces recueils factices étaient composés dans l'idée d'aider la recherche en rassemblant des exemples d'écriture ou de décoration de même type, selon une conception de l'époque qui, brisant les fonds et occultant les provenances, n'a plus cours.

Cependant les listes confectionnées par Maugérard permettent d'identifier le manuscrit contemporain d'où provient le bifeuillet, actuellement lat. 10195 (Macrobe, Cicéron, Salluste, Chalcidius). Et dans ce contexte, la charte et les poèmes joints prennent tout leur sens.

La charte de donation de Sigefrithus et Hathawiga date de mai 996-octobre 997. Immédiatement après la copie, elle a été pliée et la dernière page du bifeuillet ainsi constitué a été collée sur le contreplat de l'ais de bois de la reliure du livre actuellement coté lat. 10195, pour des raisons de conservation probablement. Ce qui l'a protégée, bien qu'au XIX^e siècle des procédés chimiques pour réactiver l'encre aient eu des effets désastreux. Il s'agit de la seule charte privée originaire d'Echternach survivante avant 1067, probablement une copie puisqu'elle ne porte pas de signes de validation, et d'une écriture contemporaine de celle du manuscrit qui l'abritait. Elle a été recopiée en entier au XIII^e s. dans le cartulaire de l'abbaye; c'est donc qu'on considérait qu'elle avait une importance particulière, et sa rédaction est extrêmement soignée. Le donateur Sigefrithus est comme un second fondateur de l'abbaye où il a contribué au rétablissement de l'observance de la règle. Et son insertion dans un livre scolaire l'a préservée de la disparition.

Sur le verso resté blanc (78r), les additions portées dans la seconde moitié du XI^e siècle témoignent de la culture exégétique et musicale de l'abbaye. De deux mains différentes, les poèmes sont pourvus de notations musicales, ici étudiées par Sam Barrett (p. 136-140).

Le premier, *Salve abba mitissime*, est rythmique (8pp, il est normal qu'il n'y ait pas d'élision puisqu'il n'y en a pas en poésie rythmique) et rimé, la rime se réduisant parfois à une assonance de la voyelle comme il arrive souvent fin X^e et XI^e siècle. L'étude de l'auteur fait apparaître «une certaine inexpérience du poète» (p. 142) à propos de traits qui sont normaux à cette époque, comme l'irrégularité des accents dans le corps du vers

(il vaut mieux ne pas parler de spondée, ambigu en poésie rythmique et spécialement dans l'usage qui en est fait ici pour désigner deux syllabes avec l'accent sur la seconde, ce qui est contraire en tout cas à l'usage médiéval qui appellerait ainsi un mot de deux syllabes accentué sur la première) ou en général (les mots-métriques formés de monosyllabes qui permettent une certaine souplesse; le rythme du vers 4,3 est hésitant non pas parce qu'il y a trois monosyllabes à la suite mais parce que deux accents principaux se suivent, *vox fiat*). – A remarquer la synizèze de *suavia*, trois syllabes, 7,4.

Le poème célèbre l'abbé qui nourrit ses moines d'un repas qui semble au départ le festin réel d'un jour de fête, partant ainsi du thème du *caritas-Lied*, puis il s'élargit pour célébrer les nourritures spirituelles, le pain et l'eau de vie, dans un contexte de métaphore christique et eucharistique, déjà déployée dans le traité sur l'Eucharistie de Paschase Radbert, où la sobre ivresse, aboutissement de l'évolution spirituelle qui fait passer du lait des débutants au pain, puis au miel, puis au vin, est celle de la consommation de la Parole. Or le *De corpore et sanguine Domini* de Paschase est spécialement répandu au XI^e siècle, en une période d'approfondissement de la théologie eucharistique; un exemplaire porte d'ailleurs en surcharge une mention de donation par Thiofried d'Echternach, abbé en 1081, lui-même actif dans le débat eucharistique. Les mêmes conceptions (ainsi que des traces du même goût pour le style herméneutique) apparaissent dans les écrits de Thiofried et dans le poème en question. Sans que l'on puisse lui attribuer le poème de façon sûre, il est indubitablement en connexion avec les préoccupations et les lectures d'Echternach à l'époque de cet abbé.

Écrit quelques années plus tard, le second poème, *O sacrata dies*, est en distiques élégiaques épanaleptiques. Comme dans l'hymne I de Sedulius (copié à Echternach au X^e siècle), cette forme resserrée est utilisée pour mettre en parallèle, typologiquement, les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Raban Maur a également imité Sedulius sur ce point; les trois poèmes sont comparés avec finesse et précision. Conformément au goût du XI^e siècle, le poète d'Echternach a ajouté la rime à la forme proposée par ses modèles; il se concentre sur les événements de la vie du Christ en rapport avec Pâques: Passion, Résurrection, Ascension, Jugement. Cette poésie typologique, fortement ancrée dans la tradition de l'exégèse patristique, sert à la méditation en proposant des tableaux parallèles, allusifs et concis, que C. Vircillo propose de rapprocher du Pandecte géant de Régimbert (ms. Luxembourg 264) contemporain, où le lectionnaire de l'office joint à la Bible copiée pour un usage liturgique rassemble les lectures patristiques de l'abbaye, servant de guide à la culture exégétique qui baigne également le poème, cristallisation de la *lectio divina* de la liturgie monastique. Ce second poème est glosé, par des mains que l'on retrouve dans le manuscrit où le bifeuillet était attaché; ces gloses utilisent entre autres celles de Remi d'Auxerre au poème de Sedulius, elles s'inscrivent dans une tradition de textes anciens glosés en milieu scolaire, telles qu'on les trouve dans le reste de ce manuscrit.

Les poèmes sont également munis d'une notation musicale (ici appelée, de façon légèrement inattendue, gloses musicales) reposant sur un triple système: par lettres, par neume et par signes de dasia, ce qui est assez rare et archaïque, utilisée d'après un traité théorique du X^e siècle, *Musica enchiridis*, dont Echternach possédait une copie. On peut voir un lien avec une glose à Chalcidius dans le corps du manuscrit (lat. 10195). Echternach avait une tradition forte de textes musicaux non liturgiques, qui présente quelques points de contact avec le Chansonnier de Cambridge (huit pièces communes),

mais où la musique est beaucoup plus souvent notée, et conservait aussi des textes classiques pourvus de neumes, généralement des livres d'étude. Ce sont des pièces dispersées d'une anthologie musicale de la culture scolaire d'Echternach.

Mieux compris lorsqu'ils sont replacés dans leur contexte d'origine, ces textes témoignent donc de la vie culturelle à Echternach, de la façon de conserver des documents importants en les regroupant sous une même reliure, de les utiliser dans ce contexte. Il montre aussi combien l'histoire des bibliothèques et des fonds peut et doit éclairer l'histoire des textes.

Pascale BOURGAIN
Ecole nationale des Chartes

Glosa super graecismum Eberhardi Bethuniensis. Capitula I-III, De Figuris coloribusque rhetoricis, cura et studio Anne GRONDEUX. Brepols, Turnhout, 2010 (*Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, 225), LII-340 p., index.

Anne Grondeux donne ici l'édition critique des gloses des trois chapitres constituant le début du traité grammatical en vers d'Evrard de Béthune datant du commencement du XIII^e siècle. Un premier chapitre traite d'abord des métaplasmes, ensuite des *figure scematis* (une catégorie hétéroclite) et des tropes (1a, v. 1-124). Au deuxième chapitre ce sont les barbarismes et les solécismes en tant que vices du langage (1b, v.1-19). Au troisième chapitre sont mises les figures de mots, appelées par l'auteur *colores rhetorici* (1c, v. 1-91). Selon les glossateurs, le premier chapitre constitue la *pars permissiva*, le deuxième la *pars prohibitiva*, alors que le troisième ouvre la *pars preceptiva* de la grammaire d'Evrard. L'entreprise de l'É. représente, à plus d'un égard, le couronnement d'une recherche très poussée, poursuivie depuis plusieurs années, sur les aspects les plus importants de la tradition de ce traité. Nous mentionnons, en premier lieu, la monographie *Le Graecismus d'Evrard de Béthune à travers ses gloses*, Turnhout, 2000, dont la conception et aussi le plan sont suivis d'assez près dans l'introduction de cette édition, où l'on trouve, en plus, les ajouts de rigueur concernant la spécificité du commentaire édité. Parmi ses autres contributions touchant de près à cet ouvrage seraient surtout à citer les articles «Gloses et *auctoritas*», dans *Auctor et auctoritas...*, éd. M. ZIMMERMANN, Paris, 2001, p. 245-254; «La révision du *Graecismus* d'Evrard de Béthune par Jean de Garlande...», dans *RHT*, 29, 2000, p. 317-325, et «Terminologie des figures dans le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et le *Graecismus* d'Evrard de Béthune», dans *Métalangage et terminologie linguistique...*, éd. B. COLOMBAT et M. SAVELLI..., Louvain, 2001, p. 315-330.

La tradition des commentaires du *Graecismus* : ses strates et ses témoins

Dans son «Avant-Propos» (p. v-vii) et dans l'«Introduction» (p. vii-xxxiv), l'É. entreprend d'abord de faire le point sur la tradition riche et touffue des commentaires de cette grammaire versifiée, qui constitua le manuel standard de l'enseignement moyen et universitaire en Europe entre le début du XIII^e et le milieu du XV^e siècle. Elle constate d'abord l'existence de trois gloses principales : T1, T2 et T3 qui, comme ce fut souvent